

L'éthique politique machiavélienne du « moindre mal » : quelle portée et quelle postérité ?

Tchakie Kodjo Sékpona-Médjago

Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie
Université de Sherbrooke (Québec) - Canada

INTRODUCTION

Philosophe et historien de son temps, Machiavel était celui qui a vécu la politique avant d'y avoir réfléchi. Ce qui le préoccupait c'était l'homme, l'action politique et non pas seulement la politique. C'est ainsi qu'il dépassera ses précurseurs de la philosophie politique pour construire une oeuvre anthropologique et politique.

On a beaucoup écrit sur Machiavel, notamment sur son rationalisme politique, sa philosophie, le conditionnement social de la connaissance de sa pensée. On a beaucoup glosé sur son oeuvre, principalement sur *Le Prince* et les *Discours*. *Le Prince* est une leçon adressée à tout dirigeant désireux d'instaurer le pouvoir et de le conserver. Le souci du prince n'est pas de fonder un régime idéal, mais de s'arranger de telle sorte que le peuple ne se révolte pas et ne s'oppose pas à son pouvoir. *Le Prince* est une oeuvre didactique pour éclairer aussi bien le peuple que les princes sur l'art de la politique.

En réalité, l'Italie, la patrie, est en danger de mort. Affaiblie par les divisions politiques, les guerres et les querelles intestines, convoitée par les voisins, elle fait l'objet d'incessantes invasions extérieures. Ces soubresauts politiques éloignent très loin du peuple le bonheur qui n'existe que de nom. Le bien est tout simplement idéal alors le mal devient le vécu quotidien de la population. Devant cette coexistence dichotomique du bien et du mal, il urge d'entrer au mal afin d'éviter le mal suprême. C'est ici que le principe socratique, selon lequel de deux maux, il faut choisir le moindre, a prévalu. Entre le « Souverain Bien » qui n'existe nulle part, sinon seulement dans l'esprit, et le « Mal Radical » qui a une existence réelle et qui est toujours déhiscent, Machiavel a su à sa manière opter pour la juste mesure, c'est-à-dire ce qui convient à la situation

présente et qui n'est autre chose que le « moindre mal ». Le mal devient essentiel parce que s'y dérober, c'est être en butte à un mal pire, au mal suprême. Comment alors réaliser le « moindre mal » et éviter, autant faire se peut, la déflagration, le grand dommage ? Comment échapper au déluge ? Par quels moyens et voies peut-on le conjurer tout en en faisant l'économie ?

Cette problématique constituera le fil d'Ariane de notre analyse. Nous porterons, en premier lieu, notre réflexion sur le fondement de l'éthique machiavélienne ; ensuite, nous mettrons en perspective les chemins de la philosophie du « moindre mal » et enfin, nous parlerons de la portée et de la postérité de l'oeuvre de Machiavel.

1. LE FONDEMENT D'UNE ÉTHIQUE POLITIQUE : LE RÉALISME POLITIQUE OU LA « VERITÀ EFFETTUALE »

La toile de fond de la doctrine machiavélienne est la « *vertià effettuale della cosa* », la vérité effective des choses. Machiavel s'interroge ainsi sur les rapports que le prince doit avoir avec ses sujets et rompt le pont avec la tradition. Il ne dit pas ce qui doit être, mais peint la réalité en refusant de se conférer à la religion ou à la morale :

Et comme je sais que beaucoup ont écrit là-dessus, je crains, en écrivant moi aussi, d'être tenu pour présomptueux parce que je m'écarte, surtout dans la discussion de cette manière, du chemin suivi par les autres. Mais mon intention étant d'écrire chose utile à qui l'entend, il m'a paru plus pertinent de me conformer à la vérité effective des choses qu'aux imaginations qu'on s'en fait. Et beaucoup se sont imaginé des républiques et monarchies qui n'ont jamais été vues ni con-

nues pour vraies. En effet, il y a si loin de la façon dont on vit à celle dont on devrait vivre, que celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui se devrait faire apprend plutôt à se détruire qu'à se préserver¹.

La « *verità effettuale* » joue deux rôles : elle contredit les humanistes qui se méprennent sur les faits et les idéaux, et insiste sur l'utilité de l'action, c'est-à-dire sur la pratique. L'action doit aller dans le sens de l'intérêt collectif. Cette action est blâmée si elle tourne au bénéfice personnel. Le prince ne vise pas le bien, il pense à l'utilité de l'action. Machiavel substitue les valeurs de la pratique politique à celles de la morale ordinaire convenue. Ainsi la « *verità effettuale* » sort-elle du cadre de la vérité historique pour devenir la vérité d'un savoir portant sur les moyens de l'action politique. Elle est donc un moyen privilégié de la participation à la vie sociale ou à la conscience collective. Elle « situe l'œuvre du Secrétaire florentin au contact immédiat des événements, animée de part en part par le frémissement et par le pullulement de l'actualité, toujours anadyomène, en relation avec un contexte littéraire assurément, mais plus encore avec le contexte des faits historiques, immergée dans l'action »².

La « *verità effettuale* » invite donc à l'action. Machiavel se soucie comme d'une guigne de confronter les faits avec les principes. Pour lui, l'impératif absolu ne tient pas le coup dans les moments difficiles d'affolement, de passion, de déchaînement. Et la méthode qu'il préconise ne laisse rien dans l'ombre pour mettre de l'ordre dans les faits. Les événements en constituent le point de départ. Il s'agit d'une politique de l'action, d'un réalisme politique. Machiavel insiste sur la réalité de l'action, sur sa vigueur, sur son adaptation aux conditions empiriques et aux variations des causes et des effets que nous enseigne l'expérience. Ainsi Machiavel fait-il une théorie de l'action politique en elle-même qui s'isole des désirs et de l'allégeance aux valeurs :

Abstraite et tronquée en un sens, en un autre sens l'action selon le Secrétaire florentin est extrêmement concrète : c'est l'action événementielle, singulière, datée, localisée. Le héros machiavélien conserve bien son « souci de gloire », mais sa gloire consiste à se conduire jusqu'au bout comme il se conduit, quelle que soit la conduite. Machiavel expose une sorte de *behaviorisme historique* mais il

est convaincu qu'il peint la vérité, la plus réelle, la *verità effettuale*.³

La vérité effective des choses a amené le diplomate florentin à vouer un culte à la chose sociale, donc à la politique, c'est-à-dire le choix du « moindre mal ».

II. LES VOIES DE LA PHILOSOPHIE DU « MOINDRE MAL »

Le bien est une valeur qui désigne toute chose ou tout acte qu'on approuve ou qu'on désire voir se réaliser. Quand cette propriété d'être désirable est conçue comme une forme séparée et universelle, on parle du Bien. Quand le concept est déduit du désir individuel, on parle du bien, soulignant par là la variété possible du désir individuel. En plus de cette distinction fondamentale, on peut dégager de la tradition philosophique trois approches différentes du mot bien. Selon la première dite téléologique, le bien est toujours la fin de l'activité humaine. Selon la seconde, qualifiée d'utilitariste, le bien est ce qui est utile au plus grand nombre. Enfin, pour la troisième approche, dite déontologique, le bien est dérivé du devoir moral.

Au bien est opposé le mal. Le mal est ce qu'il faut fuir, ce qui ne convient pas à la nature : c'est un défaut. Le mal n'est donc pas une pure négation d'être, une simple limitation d'existence et de perfection, mais c'est une négation du bien, l'absence d'une perfection due à une privation. Il est un être réel et objectif qui limite indûment le bien. À ce titre, on peut dire que le mal est fondé sur le bien, non pas celui auquel il est opposé.

La pensée de Machiavel semble s'inscrire dans ce cadre. En effet, l'Italie est en proie à des convulsions politiques et sociales très dangereuses. Il faut agir pour limiter de manière significative les dégâts, pour amoindrir les effets de la tempête qui s'annonce imperturbable. C'est la raison du recul pris par Machiavel vis-à-vis du bien considéré par la métaphysique et la Bible comme le « Souverain Bien ». Machiavel tourne ainsi le dos à une telle métaphysique et ne voit que le mal réel, éprouvé à

¹ Machiavel, *Le Prince*, trad. d'Yves Lévy, Paris, GF-Flammarion, XV, 1992, p. 131.

² Bernard Guillemin, *Machiavel. L'anthropologie politique*, Genève, Droz, 1977, p. 243.

³ Bernard Guillemin, *op. cit.*, p. 244.

une époque où les guerres, les assassinats, les vols, les viols, les incendies criminels étaient le lot quotidien des Italiens. Pour Machiavel, « le Souverain Bien » est une utopie, c'est-à-dire qui n'existe nulle part, sinon seulement dans l'esprit. « Le Souverain Bien » n'a pas de finalité et ne peut donner sens à nos actions alors que « le Mal Radical » est réel et béant. Comment faire pour se tenir loin du grand mal ? Telle est la préoccupation du Secrétaire florentin. Il s'agit non pas de chercher absolument le bien, mais d'opter pour le « moindre mal ». « Le Mal Radical » est un désordre généralisé et toute action qui pourrait en limiter la portée et en mettre le peuple à l'abri s'appellerait « le moindre mal ». A cet égard, note Jean-François Malherbe : « Tous les moyens sont donc bons pour instaurer cette distance. Cependant, il convient d'être créatif et d'inventer les chemins d'un mal véritablement moindre, sinon on fait trop de concessions au Mal Radical. C'est le principe machiavélien de l'économie du mal. »¹ L'expérience du mal est quotidienne. Il faut en faire l'économie pour permettre au peuple de vaquer tranquillement à ses occupations sans craindre quoi que soit². Le mal devient en un certain sens un bien parce qu'il tient le peuple à distance de l'avalanche de malheurs. Les voies pour parvenir à ce « moindre mal » sont la dialectique de l'apparence, l'art d'user du bien et du mal, la ruse et la force... Ainsi Machiavel transforme-t-il les vices en vertus.

2.1 La dialectique de l'apparence

Les premières qualités que doit avoir un prince sont celles qui sont militaires; elles sont fondamentales pour la conquête et la conservation du pouvoir pour autant que le pouvoir soit toujours le résultat de l'usage efficace de la violence. Il est nécessaire, pour qui commande, d'avoir cette vertu qu'est l'art militaire : « Un prince, donc, ne doit avoir autre objet ni autre pensée, ni prendre aucune chose pour son art, hormis la guerre et les institutions et science de

la guerre; car elle est le seul art qui convienne à qui commande. Et il a une telle vertu que non seulement il maintient ceux qui sont nés princes, mais souvent fait monter à ce rang les hommes de condition privée ».³

Les qualités d'un prince sont celles que lui connaît le peuple et qui peuvent lui valoir blâme ou louange. Un prince doit paraître tel que le veut l'opinion, il n'est pas nécessaire pour lui d'être, puisque la vertu n'est pas un bien en soi, et son excès peut faire perdre le pouvoir. Certes, le prince doit fuir l'infamie, le vice, mais il ne doit pas s'embarrasser d'user de ces défauts lorsque l'occasion l'exige pour la conservation de l'État¹. C'est dire qu'il y a des vices intolérables et des vices tolérables, ou comme le dit J.-F. Malherbe, il y a des violences utiles². Si la vertu engendre la ruine et le chaos alors que le vice peut apporter sécurité, paix et sérénité, il vaut mieux que le prince se penche sur ce dernier. L'idéal serait que le prince n'a pas de défaut, mais la condition humaine étant ce qu'elle est, il a des défauts comme tout homme. Il doit savoir maintenir l'État. Cette fonction l'oblige à fermer les yeux sur certaines vertus qui contredisent ses fins. Le prince est un homme politique et en tant que tel, il doit savoir choisir ce qui va dans le sens de l'intérêt collectif. Ainsi, à défaut d'être vertueux, il doit le paraître, « car un homme qui en toute occasion voudrait faire profession d'homme de bien, il ne peut éviter d'être détruit parmi tant de gens qui ne sont pas bons. Aussi est-il nécessaire à un prince, s'il veut se maintenir, d'apprendre à pouvoir n'être pas bon, et d'en user et n'user pas selon la nécessité. »³

En gros, Machiavel veut dire que lorsque l'intérêt du peuple est en jeu, le chef doit faire fi de la morale commune; il doit savoir que s'y plier, serait courir au-devant des déconvenues alors que s'y dérober, serait assurer la sécurité et le maintien de l'État. Le prince doit savoir faire le jeu, jouer double jeu, piper les dés, brouiller les cartes, sauver les apparences. Il lui faut être industrieux pour donner le change à ses sujets, les « blouser » et exploiter leurs sentiments sans pour autant mériter leurs re-

¹ Jean-François Malherbe, « *Économiser le mal* », séminaire de doctorat, 2003, p. 30.

² « Pourquoi Machiavel se préoccupe-t-il du « moindre mal » plutôt que du « meilleur bien » ? Tout simplement parce que chacun éprouve concrètement et quotidiennement l'expérience du mal qui n'a donc pas besoin d'être défini philosophiquement pour être « compris » du peuple tandis que le « bien » fait l'objet de multiples polémiques entre philosophes et théologiens qui s'arrogent le droit de le définir et prennent ainsi sur le peuple un pouvoir indu. Pour Machiavel, toute définition du Souverain bien, précisément parce qu'elle restaure des rapports de domination, raccourcit la distance à laquelle nous tentons de nous tenir du mal. Pour le peuple, le bien, c'est tout simplement ce qu'il éprouve lorsqu'il peut vaquer en paix à ses activités quotidiennes, cultiver sa vigne et son oliveraie sans craindre les ravages des batailles, commercer en sécurité à l'abri des pirates et voleurs de grand chemin, (...). Le mal et le bien, parce qu'ils sont des expériences immédiates à la portée de tout un chacun, se passent des définitions cléricales. » (J.-F. Malherbe, *ibid.* p. 30).

³ Machiavel, *op. cit.*, XIV, p. 127.

proches.

La religion telle qu'enseignée par les prêtres, prêche et recommande la tolérance, le pardon, la souffrance, le mépris des choses d'ici-bas. Or, l'expérience a montré que cette façon de mêler la religion à la politique aboutit à coup sûr au chaos. Pour avoir le pouvoir et le garder longtemps, il faut absolument user de la force. S'instaure le divorce entre la religion la politique. Mais cela ne signifie pas que Machiavel soit un athée. Tant s'en faut ! Il dit même que la religion est indispensable dans un État parce qu'elle en favorise le bon fonctionnement. Mais il faudrait que le prince soit athée pour bien utiliser les moyens que la religion mettra à sa disposition. Quoi qu'il en soit l'État doit être laïc.

Parmi les principes exposés par Machiavel, on peut en noter de moraux lorsqu'il dit, par exemple, que le prince ne doit pas se faire haïr ni mépriser. Il doit se garder de rapiner les biens de l'État, de ravir les femmes de ses sujets. Il ne doit pas être ondoyant, léger, pusillanime et irrésolu, mais au contraire, il doit se considérer comme grand, courageux, grave et fort : « Le prince qui donne de lui-même une telle opinion a grande réputation, et contre qui a grande réputation il est difficile de conspirer, difficile de partir en guerre, pour peu qu'on sache qu'il est excellent et révérend par les siens; car un prince doit avoir deux craintes : l'une au-dedans par rapport à ses sujets, l'autre au-dehors par rapport aux puissances étrangères. »⁴ Par-dessus le marché, le prince doit viser les résultats, s'entourer de conseillers et de ministres, car il doit prendre conseil; ceci relève d'une règle qui ne trompe jamais, et il sera apprécié par sa capacité d'écouter les gens qui l'entourent. Mais il prend conseil lorsqu'il veut et non pas lorsque les autres le veulent. Un ministre est d'autant plus efficace qu'il pense à son prince et à l'intérêt supérieur de l'État. Il doit être épris du bien public et entièrement acquis à son maître. En contrepartie, le prince doit combler ce travail du ministre d'honneurs, de dignités, de richesses et de considération afin que ce dernier ne souhaite pas le changement.

Cependant, pour Machiavel, il n'est pas question pour le prince de respecter les conduites morales, mais les conduites utiles pour la sauvegarde du pouvoir. À ce compte-là, Machiavel pose trois principes qui n'ont aucun égard pour la morale : premièrement, il dit, parlant toujours du prince, qu'il vaut

mieux se montrer ladre que libéral; secondement, il vaut mieux se faire craindre que se faire aimer; troisièmement, le prince doit faire semblant de respecter la foi jurée sans qu'elle ne tienne vraiment. Il faut être honnête, mais pas au point de perdre le pouvoir. La fonction du prince est de maintenir la couronne et la majesté de l'État. Sous ce rapport, il n'a pas besoin de réunir toutes les qualités :

A un prince, donc, il n'est pas nécessaire d'avoir en fait toutes les susdites qualités, mais il est bien nécessaire de paraître les avoir. Et même, j'oserais dire ceci : que si on les a et qu'on les observe toujours, elles sont dommageables; et que si l'on paraît les avoir, elles sont utiles; comme de paraître pitoyable, fidèle, humain, droit, religieux, et de l'être; mais d'avoir l'esprit édifié de telle façon que, s'il faut ne point l'être, tu puisses et saches devenir le contraire.⁵

Par conséquent, le prince doit passer maître dans l'art de la simulation, dans l'art d'user du bien et du mal, si besoin en est.

2.2 L'art de bien user du bien et du mal

Machiavel, dans *Le Prince*, est à la recherche de la vérité effective des choses. Il n'y est pas allé par quatre chemins. Le mal c'est le mal : l'avarice, la cruauté, la perfidie..., sont des vices, même s'ils sont des vices qui font régner. Le but de la politique est d'enseigner à bien user du mal dans le souci d'amoindrir le grand mal qui vient. Le prince doit délimiter toutes les cruautés qu'il trouve utiles de faire et il faut qu'il les exécute en bloc pour ne pas être obligé d'y revenir tous les jours, car les cruautés sont d'autant plus courtes qu'elles sont moins ressenties. À ces cruautés doivent succéder les bienfaits qui effaceront les offenses. En somme, le bon Secrétaire florentin estime qu'il y a des cruautés bien pratiquées et des cruautés mal pratiquées. Il y a, dit-il, du bon usage ou mauvais usage des cruautés. On peut parler de bon usage (si du mal il est licite de dire bien) pour celles qui se font d'un seul coup, pour la nécessité de sa sûreté, et puis on ne

¹ La notion d'État utilisée dans le sens moderne vient de Machiavel : « Tous les États, toutes les puissances qui ont eu et ont autorité sur les hommes, ont été et sont ou républiques ou monarchies ». (Machiavel, *op. cit.*, I, p. 67).

² Jean-François Malherbe, *Violence et démocratie*, Sherbrooke, CGC, 2003.

³ Machiavel, *op. cit.*, XV, p. 131.

⁴ Machiavel, *op. cit.*, XIX, pp. 145-14.

⁵ Machiavel, *op. cit.*, XVIII, p. 142.

s'y enfonce point, mais on les fait tourner au profit des sujets le plus qu'on peut. Il y a mauvais usage pour celles qui, encore qu'elles soient d'abord peu nombreuses, vont avec le temps plutôt croissant que s'apaisant. Ceux qui suivent le premier modèle peuvent avec Dieu et avec les hommes avoir à leur état quelque remède, comme eut Agathocle; les autres, il est impossible qu'ils se maintiennent¹.

Au fond, Machiavel ne prêche pas la cruauté, il montre au prince quand, comment et pourquoi faire usage -et surtout bon usage- de la cruauté, d'une cruauté politique qui s'oppose à cette cruauté féroce, sauvage et aveugle qui conduit les tyrans au déclin. Ces tyrans oublient que les cruautés mal pratiquées traînent, se renouvellent, se multiplient, lassent le peuple qui vit dans la psychose, constamment fouetté. Non seulement le prince ne peut compter sur ce peuple, mais il se trouve obligé de garder l'épée en main, ce qui, à n'en pas douter, se termine toujours mal. Pour ce qui est de la technique de la réussite politique, Machiavel pense qu'une faute est infiniment plus grave qu'un crime. Ou on est clément ou on est cruel. Si le prince « est obligé d'offenser des gens puissants, capables de représailles, que l'offense au moins soit radicale. Ce que Machiavel exprimera en termes brutaux dans *l'Histoire de Florence* (« quant aux hommes puissants, ou il ne faut pas les toucher, ou quand on les touche il faut les tuer »).² Pas de demi-mesure parce qu'elle sera regrettable. En tout état de cause, l'emploi de « remèdes héroïques » est indispensable dans ces cas. Ainsi le jugement politique ne va-t-il pas à l'encontre du jugement moral. Il apprend au prince à faire bon ou mauvais usage des vertus et des vices. Machiavel fait, sans contredit, l'éloge des vertus et l'apologie des vices. Il s'agit seulement de vaincre, de sauvegarder l'État et de l'accroître par des conquêtes comme l'ont fait Agathocle et Ferdinand d'Aragon³. Machiavel propose qu'on suive les exemples de ces hommes. Et le prince qui observe prudemment les règles proposées connaîtra la gloire.

Le monde est fait de méchants, d'ingrats, de gens versatiles, simulateurs, dissimulateurs qui s'éloignent des périls, mais qui sont avides de gain. Dans un tel monde sans foi ni loi, où la compétition est rude et impitoyable, la guerre toujours imminente, les alliances se font et se défont au gré des intérêts, où la ruse sert aussi bien que la force, on comprend que prédomine le parti le plus sûr, qui est le plus

souvent d'user des moyens extrêmes. Dans un tel monde, Machiavel estime que pour le maintien de l'État, le prince n'a pas besoin d'avoir des qualités. Il doit savoir entrer dans le mal en agissant dans le seul intérêt supérieur de l'État contre la morale, contre la religion et même contre l'humanité, le cas échéant :

Et il faut comprendre ceci : c'est qu'un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut observer toutes ces choses pour lesquelles les hommes sont tenus pour bons, étant souvent contraint, pour maintenir l'État, d'agir contre la foi, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Aussi faut-il qu'il ait un esprit disposé à tourner selon que les vents de la fortune et les variations des choses le lui commandent, et comme j'ai dit plus haut, ne pas s'écarter du bien, s'il le peut, mais savoir entrer dans le mal, s'il le faut.⁴

Ainsi Machiavel enseigne-t-il le bon usage du mal. Le prince doit avoir plus d'un tour dans son sac, avoir une double personnalité : il doit savoir jouer au caméléon, au renard et au lion.

2.3 La ruse et la force

L'homme est voué au mal. Il est double : il est demi-raison et demi-passion et on doit le prendre pour tel. Et le prince doit aussi présenter cette double nature comme ses sujets. Pour sauvegarder l'État, il doit être absolument centaure, unir les deux manières de combattre, c'est-à-dire la ruse et la force :

« Vous devez donc savoir qu'il y a deux manières de combattre : l'une avec les lois, l'autre avec la force; la première est propre à l'homme, la seconde est celle des bêtes; mais comme la première, très souvent, ne suffit pas, il convient de recourir à la seconde. Aussi est-il nécessaire à un prince de savoir bien user de

¹ Machiavel, *op. cit.*, VIII, p. 102 (Agathocle, fils de potier entré dans l'armée de Syracuse, en devient le chef, connut les grands succès militaires. S'appuyant sur le parti populaire, il extermina le parti aristocratique prit le titre de roi en 306. Cf. VIII, p. 99).

² Jean-Jacques Chevallier, *Les grandes œuvres politiques. De Machiavel à nos jours*, 8^e éd., Paris, Armand Colin, 1964, p. 2.

³ Ferdinand d'Aragon, le Catholique, était le roi d'Espagne qui a su user d'« une pieuse cruauté » pour débarrasser « son royaume des marranes ». Voir XXI, p. 161.

⁴ Machiavel, *op. cit.*, XVIII, pp. 142-143.

la bête et de l'homme. (...) : et l'une sans l'autre n'est pas durable »¹.

À ce compte-là, le prince doit faire semblant d'observer les lois. Cependant, la loi existe autant que la force, et les deux doivent être unies dans les relations d'homme à homme. La force ne joue bien son rôle que quand elle est jointe à la ruse. Autrement dit, le prince doit unir la ruse et la force pour le maintien du pouvoir. La ruse symbolise le renard et la force est le signe du lion. Le prince doit avoir à la fois les deux manières de lutter afin de circonvenir ses sujets et déjouer les traquenards de ses adversaires. Le dédoublement est à cet égard absolument important puisqu'il lui permettra de recueillir les avis des autres, de connaître leurs intentions et ainsi devancer les possibles conjurations. Les hommes sont flatteurs, changeants et le prince doit être au courant de cette nature humaine, sinon il court inévitablement à sa propre ruine :

Des hommes, en effet, on peut dire généralement ceci : qu'ils sont ingrats, changeants, simulateurs et dissimulateurs, ennemis des dangers, avides de gain; et tant que tu leur fais du bien, ils sont tout à toi, t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie, leurs enfants, comme j'ai dit plus haut, quand le besoin est lointain; mais quand il s'approche de toi, ils se dérobent. Et le prince qui s'est entièrement reposé sur leurs paroles, se trouvant dénué d'autres préparatifs, succombe.²

Tout compte fait, pour diriger, il faut lier la loi et la force, car le pouvoir est mystification et le prince trouvera toujours des raisons pour légitimer ses actions contre nature. En d'autres termes, le prince ne manquera pas de trouver des excuses légitimes pour colorer ses parjures. La fin justifiera les moyens. La politique est ainsi fondée sur la duperie, la fourberie et la violence. La mauvaise foi est une bonne arme, une aptitude nécessaire au prince. Elle est indispensable pour celui qui veut s'élever du bas degré au plus haut degré. Plus elle se dérobe au regard moins elle tombe sous le coup du blâme. Non seulement Machiavel admet que le prince use de la cruauté ou faire des promesses démagogiques, non tenues, mais aussi il trace la voie pour arriver au pouvoir. Certes, cela n'exclut pas que le prince ait des qualités; il en a sans doute, mais il ne doit pas

en être prisonnier. Il peut en user lorsqu'elles ne compromettent pas l'intérêt collectif qu'il défend. Mais le masque lui est nécessaire pour remplir bien sa fonction car qui veut la fin veut les moyens. Il s'agit bien des relations du prince avec ses sujets. Ces derniers ne pardonnent pas l'être mais s'accommodent fort parfaitement au paraître : « La cruauté, les trahisons du prince, ils peuvent s'en accommoder tant qu'elles sont couvertes du voile du bien commun. Mais qu'il jette le masque et s'exprime en cynique, le voici réduit aux limites de sa personne, exposé aux regards de tous, comme un homme parmi d'autres et voué à la haine et au mépris ».³ Le prince doit mystifier le peuple car ce dernier juge avec les yeux et non avec la main. Il croit à ce qu'il voit. Le prince doit aveugler l'opinion non seulement par l'apparence, mais aussi par le triomphe des adversaires et la sauvegarde de l'État. « Les choses étant ce qu'elles sont et l'homme étant ce qu'il est »⁴, la situation d'Italie étant atypique et reste ce qu'elle est, il appartient au prince, digne de ce nom, d'adopter devant cela une attitude responsable, la juste mesure pour limiter considérablement les dégâts.

2.4 La juste mesure machiavélique

La juste mesure est ce qui exclut l'excès et le défaut. Ni le plus ni le moins. La juste mesure c'est la moyenne entre les deux, entendue non pas comme le quotient d'une division mathématiquement parlant, mais comme ce qui convient à la situation dans laquelle on se trouve : « La vertu est donc une disposition acquise volontaire, consistant par rapport à nous, dans la mesure, définie par la raison conformément à la conduite d'un homme réfléchi. Elle tient la juste moyenne entre deux extrémités fâcheuses, l'une par excès, l'autre par défaut »¹.

Sans doute Machiavel a-t-il été influencé par Aristote lorsqu'il dit que le prince doit éviter d'être haï et méprisé. Ces expressions se retrouvent dans le *Politique* d'Aristote. Il reste toujours redevable à Aristote lorsque, parlant de la conspiration, il arrive à la conclusion que le meilleur remède pour obvier à ces éventualités, c'est la satisfaction des besoins du peuple. Il faut alors de la modération

¹ Machiavel, *op. cit.*, XVIII, p.141.

² Machiavel, *op. cit.*, XVII, p.138.

³ Claude Lefort, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, 1972, p. 414.

⁴ Pierre Aubenque, *Anthropologie de la prudence*, Paris, PUF, 1963, p. 114.

comme vertu cardinale. La modération conduit au juste milieu qui est la toile de fond de tous les bons régimes. Le prince qui présente cette image est craint et respecté de ses sujets. Son action doit être appropriée par rapport à la force qui la conduit. L'action politique recommande la modération.

La violence qui a cours dans les cités et qui résulte de l'esprit naturel de conquête des hommes, rend inévitable l'emploi de la force à l'intérieur des principautés, même lorsque celles-ci ont désigné leur prince de façon pacifique. La violence devient une nécessité. Mais le but de Machiavel n'est pas d'en légitimer l'emploi généralisé. Tant s'en faut! Le mal dont le prince a le monopole, a une fonction d'exorcisme des maux collectifs. Il s'agit de concentrer la violence dans l'espace et dans le temps pour en limiter la diffusion. En ce sens, on peut dire que Machiavel a « dépejorativé »² le mal. Il transforme le mal en un certain bien. Entre le « Souverain Bien » qui fait l'objet des discussions byzantines ou théologico-philosophiques et dont les effets sont imaginaires et le « Mal Radical », aux affres desquels sont quotidiennement exposées les populations, Machiavel a choisi le « moindre mal ». Son souci en prenant cette voie est d'économiser le mal :

L'éthique de Machiavel est une éthique du moindre mal ou plus exactement une éthique de la « dépejoration » des situations vécues. Cette éthique consiste à respecter les préceptes de la morale du Souverain Bien tant qu'il n'y a pas de raison de craindre que les actes qui en découlent, au lieu de nous tenir à distance du Mal Radical, nous y précipitent. Dans ces cas, il est nécessaire de transgresser les prescriptions de la morale du Souverain Bien car elles sont trompeuses et, à proprement parler, diaboliques plutôt que symboliques. L'éthique de Machiavel ne peut se comprendre que sur l'arrière-fond d'un principe d'économie du mal.³

Toute chose étant par ailleurs égale- le bien suprême irréalisable et le mal absolu toujours déhiscent-, il apparaît nécessaire de prendre le « moindre mal » pour le juste milieu. Machiavel pense ainsi amoindrir le grand mal.

Cependant, son éthique apparaît, à bien des égards, paradoxale et anti-éthique, mais c'est bien ce qu'il faut, semble-t-il, dans le cas présent de l'Italie, pour sauvegarder le pouvoir et assurer la paix et la stabilité. Le mal devient, répétons-le, en quelque sorte le bien. Et il faut, selon Machiavel, ajouter à ces stratégies la compétence, le talent ou la *virtù* pour imposer énergiquement un joug aux actions imprévisibles de la *fortuna*.

2.5 La fortuna

L'homme n'est pas dans le secret de la providence. Il doit s'armer contre. La *fortuna* est considérée comme ce qui surplombe l'homme et comme une hydre qui l'emporte impuissant. Personne, quelle que soit sa *virtù*, n'est abri de cette force aveugle qu'est la *fortuna* : « Représentant tantôt la providence divine, tantôt le hasard, la notion de Fortune est comme un monstre conceptuel incarnant l'idée d'un hasard intentionnel, de sa personnalisation et sa substantification en un nom propre. *Fortuna* est un être qui soumet l'homme à ses caprices, décide de son ascension ou de sa chute, et l'homme est entraîné dans sa roue. »¹

La *fortuna* est ce qui limite l'homme à tout point de vue, lui arrache sa liberté d'action, le rive à l'inaction, le lie à sa finitude, bouleverse le sens de sa vie. Elle apparaît comme le contraire de la *virtù* et est ce qui échappe à la volonté de l'homme ou à son libre arbitre. La *fortuna* serait alors ce qui ne dépend pas de nous. Il y a bel et bien rémanence des thèses stoïciennes. La *fortuna* dresse des embûches parce qu'elle est à géométrie variable alors que l'homme a tendance à se reprendre dans toutes les circonstances. Elle se caractérise par l'indétermination et l'incertitude. Pourtant, elle n'est au fond rien malgré son apparent pouvoir. L'homme doit et peut la vaincre et lui résister. Elle peut être domptée par la connaissance, l'exceptionnelle énergie de l'action qu'est la *virtù* : « Malgré sa puissance apparente la *fortuna* n'est donc rien en soi : elle qualifie l'incertaine relation, l'instabilité des rapports entre l'idiosyncrasie d'un homme et les circonstances. (...) Elle peut donc être attaquée par la con-

¹ Aristote, *éthique de nicomaque*, trad. de Jean Voilquin, Paris, GF-Flammarion, 1965, livre II, Chap. VI, pp. 61-62.

² Nous avons tiré ce verbe du néologisme « dépejoration », inventé par J.-F. Malherbe dans le cadre de son séminaire de doctorat déjà cité.

³ J.-F. Malherbe. *op. cit.*, p. 25.

naissance, car ce qui est connu et déterminé défie le hasard, ou encore par une action vigoureuse, car une grande vertu la fascine. »²

Comme le dit métaphoriquement Machiavel lui-même, la *fortuna* est comme un fleuve libre qui, lorsqu'il est irrité, déverse sa courroux dans la plaine avec une force impétueuse, une fougue inouïe. Pour éviter qu'il ne répande sa crue dans la plaine, il faut lui imposer stoïquement des digues pour maîtriser et canaliser son action dévastatrice. La *fortuna* est comme une femme qui cède à ceux qui usent de la violence et qui la culbutent rudement. Devant la *fortuna*, l'homme doit se montrer impétueux, audacieux, autoritaire, jeune, fougueux plutôt que d'être sage, mûr, circonspect et respectueux :

Et je la compare à un de ces fleuves impétueux qui, lorsqu'ils se courroucent, inondent les plaines, renversent les arbres et les édifices, arrachent de la terre ici, la déposent ailleurs; chacun fuit devant eux, tout le monde cède à leur fureur, sans pouvoir nulle part y faire obstacle. Et bien qu'ils soient ainsi faits, il n'en reste pas moins que les hommes, quand les temps sont calmes, y peuvent pourvoir et par digues et par levées, de sorte que, venant ensuite à croître, ou bien ils s'en iraient par un canal, ou leur fureur n'aurait pas si grande licence, ni ne serait si dommageable. Il en est de même de la fortune, qui manifeste sa puissance où il n'y a pas de force organisée pour lui résister, et qui tourne là ses assauts, où elle sait qu'on n'a pas fait de levées et de digues pour la contenir³.

Devant le pouvoir de ravage et de destruction de la *fortuna*, devant son courroux et sa « puissance de démesure »⁴, il faut, pour celui qui veut l'affronter, une attitude défensive, de la prudence et de la sagesse.

2.6 La prudence et la sagesse

Aristote était le premier à parler des vertus (vertus morales distinctes des vertus intellectuelles) dont la prudence occupait le premier rang. Il définissait la prudence comme l'habileté de l'homme vertueux.

Elle est une vertu intellectuelle, un savoir moral par lui-même, qui a une déontologie de son propre usage. Elle vise l'action et en est un requis. De ce point de vue, elle se distingue de la sagesse théorique, de la science et de l'art :

Elle ne saurait être une science, parce que ce qui est de l'ordre de l'action est susceptible de changement, non plus qu'un art, parce qu'action et création sont différentes de nature. Il reste donc que la prudence est une disposition, accompagnée de raison juste, tournée vers l'action et concernant ce qui est bien et mal pour l'homme. Car le but de la création se distingue de l'objet créé, mais il ne saurait en être ainsi du but de l'action. Le fait de bien agir, en effet, est le but même de l'action⁵.

Périclès serait ainsi le type même de la prudence parce que dans le domaine politique, il a su allier la raison et la singularité, le bon naturel et l'expérience acquise, l'habileté et la droiture, la lucidité et l'héroïsme, l'inspiration et le travail. L'homme prudent est celui qui unit la délibération utile, la perspicacité dans le choix des moyens au choix moral, l'action utile et bonne. En effet, le choix (la *proairesis*) désigne une disposition intérieure, une sorte d'engagement éthique qui est susceptible de jugement ou d'imputation morale. Aristote insiste sur le fait qu'on ne choisit pas la fin mais les moyens. La *proairesis* est alors le choix du meilleur possible, au sens d'humainement possible ou du moindre mal.

Machiavel s'est inspiré de cette idée aristotélicienne de la prudence pour ensuite l'infléchir d'une manière considérable. La connaissance est à ses yeux la première arme avec laquelle on peut tenir vigoureusement tête à la *fortuna*. Le prince qui connaît est dit sage ou prudent. Pour Machiavel, la prudence n'est pas incluse dans les vertus dianoétiques; elle est une vertu pratique et signifie habileté technique dont le prince doit user afin de parer au coup de boutoir de la *fortuna*. C'est la prudence qui permet l'usage de la vertu. Ainsi se présente-t-elle comme le tact, le doigté, le talent qui peut se nourrir de lectures et de science, mais qui se rattache d'abord à la capacité d'adaptation aux fluctuations dangereuses du monde et de la *fortuna*. Il faut y insérer l'*astuzia* du prince civil qui n'est pas four-

berie, mais art d'arriver adroitement à son but sans enfreindre la loi, en devinant les désirs de ses sujets et aussi les *perizie* que doit posséder le prince en matière militaire, ce jugement rapide de la valeur tactique d'un site, qui s'acquiert par la pratique.⁶

Que retenir donc des deux positions ? Comme nous venons de le voir, aussi bien pour Aristote que pour Machiavel, la prudence est une sorte de reprise éthique de l'habileté. Elle est la droite raison qui procède du fiat. Elle est en rapport avec l'action et « peut être, en quelque sorte, la science organisatrice. »¹ Mais si pour le premier, la prudence est une vertu qui concerne tout homme aussi bien privé que public, pour le second, en revanche, elle convient plus aux hommes politiques. Et il la concentre dans le domaine politique. On peut même, selon lui, user de la prudence au mépris de toutes conventions morales. Adviennent ce pourra. Ce qui compte, c'est la raison d'État². Ainsi *Le Prince* est en partie une recette de vertus et de vices proposés à tous ceux qui caressent l'ambition de devenir prince ou qui le sont déjà. Rappelons, par exemple, qu'au chapitre VII, Machiavel parle du *virtuoso* César Borgia qui a su, par la prudence et la sagesse, bâtir la Romagne. Il a usé d'une cruauté bénie qui lui a permis d'étouffer dans l'œuf tous les coups et désordres, gros de dangers, de meurtres et de rapines, que trop de pitié ou de clémence eût laissé éclater. Machiavel ne jure que par César en qui il trouve le modèle de virtuosité politique et qui « n'a commis aucune faute; il n'a « rien négligé de tout ce qu'un homme prudent et habile », d'un grand courage et d'une grande ambition, suprêmement doué de vertu, « devait faire pour s'enraciner profondément dans les États que les armes d'autrui et la fortune lui avaient donnés »³. Au chapitre XV, il dit qu'un prince prudent sait user du mal comme du bien. Au chapitre XVIII, il recommande au prince d'imiter le renard et le lion :

Il faut donc être renard pour connaître les rets et lion pour effrayer les loups. Ceux qui s'en tiennent simple-

ment au lion n'y entendent rien. Un souverain prudent, par conséquent, ne peut ni ne doit observer sa foi quand une telle observance tournerait contre lui et que sont éteintes les raisons qui le firent promettre. Et si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon; mais comme ils sont méchants et ne te l'observeraient pas à toi, toi non plus tu n'as pas à l'observer avec eux... De cela l'on pourrait donner une infinité d'exemples modernes, et montrer combien de paix, combien de promesses ont été rendues caduques et vaines par l'infidélité des princes : et celui qui a su mieux user du renard est arrivé à meilleure fin. »⁴

Notons que la prudence chez Machiavel n'a aucun sens si elle n'est pas accompagnée de *virtù*, cette puissance inouïe d'action.

2.7 La *virtù*

Aucun homme, quelque prudent qu'il soit, ne peut maîtriser les fluctuations de la *fortuna*. C'est dire qu'il faut ajouter à la prudence l'audace, la *virtù*. La *virtù* et la prudence vont de pair. L'une sans l'autre ne donne rien. La *virtù* est donc une extrême puissance d'action qui doit être suivie de qualités exceptionnelles :

Qualité par excellence du prince nouveau, la *virtù* est présentée par Machiavel comme une aptitude à utiliser le cours imprévisible de l'histoire en résistant aux aléas de la *fortuna*. Mise en relation avec le désordre qui préside aux choses humaines, l'habileté supérieure de l'homme politique ne renvoie plus... à un ordre éthique ontologiquement fondé. La vertu éthique ne désigne plus dès lors la capacité de respecter des règles stables, mais l'aptitude à répondre à la multiplicité et à l'imprévisibilité des circonstances⁵.

Pour Machiavel, les héros doivent tout à eux-mêmes. La *fortuna* ne leur offre que l'occasion. La *virtù* transforme les obstacles en moyens d'action, ressuscite ce qui était mort, « métabolise » les ins-

¹ Gérard Sféz, *Machiavel, la politique du moindre mal*, Paris, PUF, 1999, p. 24.

² Bernard Guillemain, *op. cit.*, p. 353.

³ Machiavel, *op. cit.*, XXV, pp. 173-174.

⁴ L'expression est de Gérard Sféz, *op. cit.*, p. 28.

⁵ Aristote, *op. cit.*, livre VI, Chap. V, p. 175.

⁶ Bernard Guillemain, *op. cit.*, pp. 355-356.

tinets animaux en civilité, établit la civilisation à partir du néant. La *virtù* est une sagesse de l'action politique effective, qui est toujours en oeuvre. Chez Machiavel, rien ne vaut s'il n'est pas efficace; et une intention équivaut à un pur néant tant qu'elle n'est pas effective et que l'action qu'elle entreprend n'a pas abouti. Le *virtuoso* n'essaie pas, il accomplit, réussit là où les autres échouent. La *fortuna* est la matière brute à laquelle la *virtù* donne forme. Le bien commun, réalisé dans l'État, est donc la seule valeur et la seule réalité, mais il n'est pas substantiel, il n'est même pas matériel, il est potentiel, produit par la *virtù*, principe herméneutique qui constitue toute réalité.

Ainsi toute la réalité machiavélienne semble-t-elle donc relever du phénoménal, donc de l'herméneutique. La *virtù* donne forme et existence à la matière historique. La vérité des situations historiques n'est dès lors pas à chercher dans une transcendance morale ou objective, mais bien dans l'analyse et l'interprétation concrète des facteurs que ces situations dissimulent.

C'est cette relation entre la *fortuna* et la *virtù*, faite d'interprétation, que la phénoménologie permet de penser plus authentiquement que la métaphysique. L'interprétation est le mode humain de la saisie de la réalité. Elle ne signifie pas simplement l'arbitraire, puisqu'elle est normée par la nécessité pragmatique du bien commun; de même la vérité peut être comme « *effettuale* », c'est-à-dire principe de la réalité visible et non plus résultat de l'adéquation des discours aux réalités préexistantes.

Le moment de cette pensée politique machiavélienne est ascendant des faits jusqu'aux principes, et non descendant d'une cause transcendante à ses effets naturels. Machiavel ne construit pas un système de principes, duquel il tirerait des conclusions pour la conduite de la politique. Au contraire, il examine les « temps », poursuit les effets, les faits, et cherche à remonter à leurs causes, qu'il identifie toujours comme interprétation des temps par un homme *virtuoso*. La philosophie politique machiavélienne se bâtit à même la réalité et n'existe jamais sous forme de spéculation *a priori*.

Tout bien considéré, la *virtù*, pour Machiavel, est une énergie, un pouvoir extrême, universel, infatigable qui fait fond sur la prudence qui devine toutes les occasions, toutes les nécessités occurrentes.

La *virtù* est un grand talent, une grande habileté. Elle est pensée dans le but de la paix et de la concorde sociale. Un bon dirigeant, selon Machiavel, doit être un *virtuoso*, c'est-à-dire celui qui est à même de donner un style à ses actions :

C'est que la *virtù*, c'est d'abord un style d'action, ce que la Renaissance appelle *modo del procedere*, c'est-à-dire une manière d'agir. Elle ne s'apprend pas, ne s'enseigne pas, ne s'imite pas. Ce n'est pas le résultat transitif d'une méthode récapitulative et transférable. Et bien qu'elle exige connaissances, santé, exercices, calcul et une discipline de fer, la *virtù* comporte une composante magique qui fait la vérité de l'action, c'est-à-dire son succès⁶.

En guise d'exemple, on peut dire que Cyrus, Moïse, Romulus et Thésée⁷ ne sont effectivement *virtuoso* qu'au moment où l'occasion s'est présentée pour leur *virtù* de se manifester. Leur force d'âme se serait éteinte si l'occasion ne s'était jamais présentée, et en même temps, elle se serait passée inaperçue si cette force d'âme n'avait pas été vigilante. Il fallait donc que la *fortuna* ait mené les choses là où elles sont pour que l'action des *virtuoso* devienne possible. Mais s'ils n'avaient pas été *virtuoso*, rien de cette situation n'aurait pu naître. Machiavel disait, dans le *Discours sur la première décade de Tite-Live*, que la *fortuna* « choisit » des hommes *virtuoso* pour mener à bien des desseins : ceux-ci ne peuvent se manifester comme *virtuoso* que lorsque la *fortuna* leur donne l'occasion.

¹ Aristote. *op. cit.*, livre VI, chap. VII, p. 178.

² L'expression la raison d'État est apparue au XVI^e siècle sous la plume de Machiavel, mais en réalité la chose n'est pas nouvelle; Platon est le premier avoir utilisé un terme similaire : « Le mensonge est utile aux hommes, comme une espèce de *pharmakon* dont l'emploi doit être réservé aux médecins et interdit aux profanes. C'est donc aux gouvernants de l'État qu'il appartient de tromper les ennemis et les citoyens dans l'intérêt de l'État et personne d'autre n'y doit toucher » (Platon, *La République*, III 789 b.).

³ Jean-Jacques Chevallier, *op. cit.*, p. 20.

⁴ Machiavel, *op. cit.*, XVIII, p. 141-142.

⁵ Luc Foisneau, *Archives de Philosophie* 60, 1997, p. 372.

⁶ Danièle Létotcha, « Fortune et infortune de la virtù », in M.-F. Wagner et P.-L. Vaillancourt, *De la grâce et des vertus*, Paris, L'harmattan, 1998, p. 67.

⁷ Ce sont des personnages qui ont, d'une manière ou d'une autre, marqué l'histoire par leurs actions *virtuoso* : Cyrus fut fondateur de l'empire perse; Moïse, chef des Hébreux qui les fit sortir d'Égypte; Romulus, fondateur de Rome; Thésée, fondateur d'Athènes.

2.8 L'occasion

L'idée d'occasion est particulièrement complexe chez Machiavel qui la présente comme une gamine naïve qui s'amuse avec les rouages de la *fortuna*. Si l'on veut sortir du langage métaphorique qu'y emploie Machiavel, on pourrait dire que l'occasion n'est en réalité rien. Elle est absolument inconsciente d'elle-même et des desseins des hommes. Elle est juste un instant, où le plan de la *fortuna* coupe celui des désirs humains : un *kairos* qu'il faut savoir appréhender.

Dès lors, on pourrait se demander si la *virtù* des grands bâtisseurs de la cité n'est entièrement pas tributaire de la *fortuna*. La *virtù*, comme libre arbitre, ne serait-elle pas qu'une partie de la *fortuna* ? Que serait alors notre liberté ? Machiavel répond à cette question en disant que nous nous faisons d'illusion en ce qui concerne la *fortuna* et le libre arbitre. Cette réponse est à la fois vraie et fausse. C'est pourquoi il écrit au chapitre XXV du *Prince* que la *fortuna* est maîtresse d'à peu près la moitié de nos actions. Cela ne veut pas dire qu'elle gère une action sur deux, mathématiquement parlant, mais qu'il est vrai que certaines choses ne relèvent pas de notre volonté, mais du hasard ; qu'il est faux, en tout cas, que ce soit la fortune qui en soit la cause. La seule cause est notre habileté ou notre maladresse à nous conduire dans le monde. Notre finitude nous empêche de maîtriser la totalité des événements. Néanmoins, elle nous fournit le pouvoir infiniment grand, à l'occasion, de faire de ces événements ce que nous voulons qu'ils soient. Donc, d'une part, première moitié, à cause de notre finitude, nous ne pouvons pas maîtriser le devenir ; mais d'autre part, une fois ce devenir advenu, nous pouvons en faire ce que nous voulons. L'avenir nous appartient donc bien pour moitié : non pas que nous saurions le prédire, ni faire arriver ce que nous souhaitons qu'il arrive ; mais bien en tant que nous y sommes préparés, nous pourrions nous en saisir pour le changer à notre guise.

Ce que Machiavel montre en utilisant l'occasion de cette façon originale, c'est que dès le moment où l'homme a compris qu'il était lui-même au principe de l'interprétation du monde - même si sa finitude lui en interdit une maîtrise objective - il a toujours l'occasion d'exercer sa *virtù*. À condition de s'y être préparé, c'est-à-dire d'avoir, irréductiblement, la conscience de l'infinité de sa

liberté.

L'occasion est la preuve non-métaphysique de l'existence de la liberté humaine. La liberté se joue dans l'interprétation du devenir et dans l'exercice de la *virtù* à la fois comme prudence et comme détermination de la volonté à l'effectivité. Nous sommes donc en face de cette belle idée, que pour être libre, il faut d'abord le savoir, il faut avoir le sentiment de sa liberté. Nous arrivons à la tautologie apparente que pour être libre, il faut être libre, pour être *virtuoso*, il faut être *virtuoso*.

Cela étant, la sagesse enseignée par Machiavel est-elle aujourd'hui périmée ? Autrement dit, l'éthique politique machiavélique suscite-t-elle toujours l'engouement ? La ruse et la force, la dialectique de l'apparence demeurent-elles encore des méthodes de gouvernement ? La fin continue-t-elle à justifier les moyens ?

III. LA PORTÉE ET LA POSTÉRITÉ DE L'ŒUVRE DE MACHIAVEL

« Machiavel était incapable d'imaginer un seul instant la rumeur que devait soulever à travers les siècles son petit volume ... ; on a beaucoup lu *Le Prince*, peut-être trop. »¹ Disons plutôt d'abord que l'œuvre de Machiavel a été et reste un tournant dans la pensée politique pour autant qu'elle constitue une analyse rationnelle du pouvoir. Des philosophes comme Spinoza, Rousseau, Hegel... voyaient dans cette œuvre un moyen d'éduquer le peuple face aux pratiques douteuses de leurs gouvernants. D'autres, et parmi lesquels les plus illustres, prennent Machiavel comme le fondateur de la science politique moderne dans la mesure où cette science s'est éloignée de la morale et de la religion. Ils en ont fait leur bréviaire.

Ensuite, il s'agit, chez Machiavel, de respecter une éthique d'État. En effet, ce qui compte c'est la raison d'État, sa pérennité, sa prospérité : « Finies les spéculations métaphysiques aventureuses. Il s'agit maintenant d'observer et de comparer des événements sociaux, d'ausculter les États, d'en déceler les maladies ou la santé, et de dégager avec prudence les lois de leur transformation. »² Il n'est plus question de l'apologie de l'enrichissement personnel. Machiavel a ainsi apporté son contingent au développement de l'éthique politique.

En fait, c'est la modification de la nature de l'éthique qui est au centre de la controverse de Machiavel. En effet, la vision machiavélique du pouvoir fondée sur l'intérêt de l'État semble surannée. Aujourd'hui, l'éthique rimé avec la démocratie, avec la transparence, avec la responsabilité. Aujourd'hui, l'acte de gouvernance s'effectue au nom du bien commun, du bonheur des citoyens et non exclusivement au nom de la grandeur de l'État. Sur le plan philosophique, c'est la vérité qui prend le dessus sur la puissance de l'État. Sur le plan juridique, c'est le triomphe de la légalité au détriment de la légitimité.

Néanmoins, aujourd'hui l'exigence démocratique rend la pratique bien douteuse. Face à ce changement d'éthique, les politiques devraient également adapter leurs actes à l'exigence d'une éthique démocratique. Cependant, il semble que les moyens d'accéder puis de se maintenir au pouvoir, puisent dans les mêmes fondements qu'au XVI^e siècle. Et Machiavel n'est pas si loin. Entre Machiavel et les hommes politiques d'aujourd'hui, il n'y a pas loin.

Nous allons tenter de démontrer que plus de cinq cents ans plus tard, Machiavel sert toujours d'éclairer de pointe face au comportement du pouvoir politique. Certes, de nos jours, la méthode d'acquisition du pouvoir ne s'effectue plus par invasions, par échanges de territoires ou par successions monarchiques. C'est par l'élection au suffrage universel direct que les responsables politiques accèdent aux fonctions. Mais ce qui fait qu'on se ressent des leçons de Machiavel, c'est le problème du décalage qui existe entre, d'une part, les promesses lancées au cours des réunions publiques enflammées et, d'autre part, la dure réalité de l'exercice du pouvoir. C'est ici que gouverner, c'est tromper sur la marchandise, c'est faire croire prend tout son sens. Tenez, il y a quelques mois, nous avons assisté à un spectacle des étudiants de l'Université de Sherbrooke au Canada en manifestation de rue, scandant des slogans du genre : « Monsieur Jean Charest, nous ne voulons pas être dégelés ». Et la marche a pris la direction des bureaux du Premier ministre. De fait, il semblerait que ce dernier, lors de sa campagne électorale, avait promis de ne pas toucher aux frais d'inscription des étudiants. Mais une fois l'élection gagnée, la promesse faite semble avoir été jetée au rebut et il revient sur ce qu'il avait dit naguère. Machiavel n'est pas loin. Et à cet égard,

on pourrait dire qu'il y a deux éthiques en matière politique : une éthique de la conviction faite de promesses électoralistes, avec des discours aux envolées démagogiques, et une autre éthique de la responsabilité appliquée en période de gouvernance. Cela signifie que dans le cours normal des grandes démocraties, il arrive certainement aux politiciens de verser dans la ruse, dans le mensonge. De Gaulle remis en pouvoir par les partisans de l'Algérie française, recourut à la tromperie pour diriger, décevant ainsi ceux qui avaient fait foi à ce qu'il disait.

On pourrait continuer en disant que dans c'est la méthode de la conservation du pouvoir que l'éthique machiavélique brille de tout son éclat. Nous pouvons, en guise d'exemple, rappeler qu'en France Mitterrand fut ministre dès 1946, qu'il fut battu à l'élection présidentielle en 1965, 1974 et qu'il se maintint en 1988. Il s'agit de rappeler que Giscard d'Estaing fut ministre en 1963 qu'il fut président en 1974. De même Jacques Chirac fut ministre dès 1967, battu à l'élection présidentielle de 1981 et 1988 avant d'être enfin élu en 1995.

Des exemples de ruse, de mensonge, des promesses non tenues, des accords signés mais non respectés sont légion. On fait feu de tout bois pour acquérir le pouvoir afin de s'y maintenir, s'y enfermer.

CONCLUSION

Qu'on le veuille ou non, qu'on le condamne ou qu'on s'en félicite, quelque chose a changé avec la parution de l'œuvre de Machiavel dans la façon d'appréhender la politique. Machiavel a donc durablement marqué l'histoire. Son pouvoir sur les générations postérieures est assez fabuleux : « Mais, qu'on approuve, écrit Émile Namer, Machiavel ou qu'on le condamne, qu'on voie en lui le produit d'une époque révolue ou le créateur d'une doctrine encore utilisable dans ce qu'elle a d'essentiel, il est incontestable qu'il exerce sur ceux qui le lisent avec attention une fascination intellectuelle irrésistible; sa présence est hallucinante. »³

Génie du « moindre mal » et visionnaire, Machiavel est le fondateur de la science politique, conçue comme une observation réaliste des rapports de pouvoir et des phénomènes d'opinion publique. Machiavel a ainsi opéré une véritable révolution copernicienne en science politique. L'intérêt dans

l'action politique n'est plus d'accomplir un idéal utopiste ou religieux, mais de comprendre les jeux politiques des hommes : conflits d'intérêts, ambition personnelle, relation avec les grands et le peuple. La morale et l'accomplissement de l'excellence humaine prônés chez les Anciens n'ont plus lieu dans le domaine politique et vont souvent à l'encontre de la raison d'État. Tous les moyens sont désormais bons pour sauvegarder l'État et instaurer la paix dans les cités. Et le prince ne doit pas y lésiner. C'est le « moindre mal » par rapport au « Mal Radical » puisque le « Souverain Bien » étant une pure vue de l'esprit. Le « moindre mal » n'est pas la violence sauvage, féroce, mais il apparaît comme le juste milieu, c'est-à-dire ce qui convient à la situation actuelle de l'Italie. Ce juste milieu doit être allié à la prudence, c'est-à-dire à l'habileté technique. Ainsi pour Machiavel, le prince doit être un *virtuoso*, un homme rusé, courageux, savant et sage. Et pour atteindre le « moindre mal », il doit paraître, user de la fourberie, être à la fois renard et lion, avoir cette exceptionnelle énergie, la *virtù* pour brider ou tenir en laisse la déroutante et imprédictible *fortuna*. De cette façon, l'éthique machiavélienne est une éthique de la violence et de la ruse. L'immoralité est dissimulée sous le masque de vertu parce la moralité n'est qu'une illusion destinée à tromper les naïfs. Ce qui importe c'est la réalité effective des choses.

Cette analyse de l'éthique politique du « moindre mal » peut paraître aujourd'hui moins pratique dans la mesure où elle se limite à un cadre courant à son époque. Pourtant, la thèse de Machiavel sur l'acquisition du pouvoir, le maintien de l'État et le rôle du prince reste perceptible de nos jours. Ainsi une observation objective et réaliste du monde d'aujourd'hui et de la vie politique de nos sociétés amène-t-elle à conclure que les principes énoncés par Machiavel sont encore d'actualité. L'éthique politique machiavélienne est passée au-dessus du temps et du pays qui l'ont vu naître. Elle reste une solution au problème de rapport d'homme à homme, du gouvernement des hommes.⁴ Jean-Jacques Chevallier le dit plus admirablement lorsqu'il écrit que :

« la force corrosive de la pensée et de style de Machiavel a dépassé d'infiniment loin l'objet du moment. Pour avoir mis en relief si crûment le problème des rapports de la politique et de la morale; pour avoir conclu à « une scission profonde, une irrémédiable séparation » (J.Maritain) entre elles,

Le Prince a tourmenté l'humanité pendant quatre siècles. Et il continuera à la tourmenter, sinon comme on l'a dit « éternellement ».⁵

Bibliographie

1. Aristote, *éthique de nicomaque*, Traduction de Jean Voilquin, Paris, GF- Flammarion, 1965.
2. Jean-Jacques Chevallier, *Les grandes œuvres politiques. De Machiavel à nos jours*, 8^e édition, Paris, Armand Colin, 1964.
3. Gérard, Colonna d'Ystria & Roland, Frapet. *L'art politique chez Machiavel*, Paris, Vrin, 1974.
4. Jean-François, Duvernoy. *Pour connaître la pensée de Machiavel*, Paris, Bordas, 1974.
5. Bernard, Guillemain. *Machiavel. L'anthropologie politique*, Gevène, Droz, 1977.
6. Claude, Lefort. *Le travail de l'œuvre de Machiavel*, Paris, Gallimard, 1972.
7. Nicolas, Machiavel. *L'art de la guerre*, Traduction de Toussaint Guiraudet, Paris, GF-Flammarion, 1991.
8. Nicolas, Machiavel. *Le Prince et autres textes*, Paris, Gallimard, 1980.
9. Nicolas, Machiavel. *Le Prince*, Traduction d'Yves Lévy, GF- Flammarion, 1998.
10. Jean-François, Malherbe. « Économiser le mal », *Cours inédit du séminaire de doctorat*, 2003.
11. Pierre, Mesnard. *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, 3^e édition, Paris, Vrin, 1969.
12. George, Mounin. *Machiavel*, Paris, Seuil, 1958.
13. Émile, Namer. *Machiavel*, Paris, PUF, 1961.
14. Gérard, Namer. *Machiavel ou les origines de la sociologie de la connaissance*, Paris, PUF, 1979.
15. J.G.A., Pocock. *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Traduction de Luc Dorot, Paris, PUF, 1997.
16. Michel, Senellard. *Machiavélisme et raison d'État XII^e-XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1989.
17. Senellard, *Les arts de gouverner. Du regimen au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1994.
18. Skinner (Quentin), *Machiavel*, Traduction de Michel Plon, Paris, Seuil, 1989.

¹ Jean-Jacques Chevallier, *op. cit.*, pp. 33-34.

² Émile Namer. *Machiavel*, Paris, PUF, 1961, p.18.

³ Émile Namer, *op. cit.*, p. 227.

⁴ Pierre, Mesnard, *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, 3^e éd., Paris, Vrin, 1977.

⁵ Jean-Jacques Chevallier, *op. cit.* p.37.